

La flamme du renouveau

Le filet de l'oiseleur s'est rompu ; nous nous sommes échappés et nous sommes libres ! (Ps 124,7)

Le vent n'est pas favorable à un renouveau de l'église. Pendant 45 ans nous en avons parlé, nous l'avons espéré, et nous nous sommes à chaque fois consolés : le changement viendra avec le pape suivant, l'évêque suivant, un rajeunissement de la curie à Rome, un changement à Utrecht ou ailleurs. Lorsque je suis arrivé aux Pays-Bas en 1980, un collègue m'a parlé de l' 'hiver' qui s'était abattu sur l'église de ce pays. Récemment, 30 ans plus tard, j'ai entendu précisément la même chose d'un collègue en provenance des États-Unis. Pour lui, il ne s'agissait pas de l'église locale des Pays-Bas ou d'Amérique, mais de l'église universelle.

Le mandat du pape actuel a démarré avec un programme à l'effet dissuasif : "la dictature du relativisme". Il se situait dans une continuité romaine. Depuis plus de 150 ans, Rome vit dans la crainte qu'un renouveau ne puisse jamais finir que dans le chaos. Cette peur s'est aussi insinuée dans beaucoup de conflits au concile Vatican II, ce qui a débouché sur les mauvais compromis des derniers documents. Dans les années après le concile, quand différents pays sont venus présenter leurs espérances, les conflits et les compromis se sont multipliés.

Les nominations d'évêques dans les années 70 et 80 ont conduit dans tous les pays à un tournant définitif. La devise était claire : 'Revenir à l'ancienne doctrine'. Cela signifiait concrètement : 'retour à la situation ancienne, aux vieilles solutions autoritaires', dans lesquelles un petit nombre de gens peut dicter ce qui est bon et mauvais pour tous.

Aux Pays-Bas, la situation a évolué de manière plus dramatique et catastrophique, mais aussi plus honnête, que par exemple en Allemagne. Pendant ce temps, les Pays-Bas ont tenu longtemps un rôle de premier plan, car jusqu'à aujourd'hui, les catholiques allemands peuvent lire dans leurs frères et sœurs hollandais, ce que sera leur propre destin avec dix ans de retard. Entre-temps, les catholiques allemands rattrapent leur retard à grandes enjambées. Car les nouvelles structures paroissiales qui doivent cacher la dramatique pénurie de prêtres, mènent à l'effondrement de la pastorale classique, et cela met les catholiques allemands en colère.

Le pape Benoît, dont on a été si fier en Allemagne, provoque plus de perplexité que d'enthousiasme. Son management n'est pas en mesure de maîtriser les crises, mais plutôt de les attiser. Les scandales d'abus ont ruiné entièrement la crédibilité des évêques parce qu'ils ne se sont pas révélés capables de donner une réponse adéquate. C'est pour cette raison qu'en Allemagne aussi, de plus en plus d'appels circulent à la protestation et à l'infraction des règles, à l'opposition et à la désobéissance ciblée. Malheureusement, en Allemagne aussi, les intellectuels critiques ont quitté l'église depuis longtemps déjà, ce qui n'est pas favorable à une critique forte et bien organisée.

Les optimistes des années 60 ont sous-estimé en outre le dynamisme du processus de sécularisation. Moderne ou conservatrice, l'église aurait perdu de toute façon plus de la moitié de ses membres. Et donc le nombre de réformateurs était diminué d'autant. Nous, les enfants du concile, avons-nous bien réagi ? Je ne sais pas. Nous n'avons pas osé une véritable résistance et nous avons laissé les grands critiques, même lorsqu'ils s'appelaient Edward Schillebeeckx ou Hans Küng, finalement bien seuls dans la tourmente. On a célébré de petits signes de critique comme des actes héroïques, mais les prêtres mariés ont été chassés de l'église, et on s'est tu sur l'ordination des femmes. Le besoin intangible de modèles d'harmonie qui caractérise les chrétiens catholiques nous a forcés aux demi-solutions, à la nostalgie et au masochisme. Nous aurions pu finalement nous rapprocher de l'église Vieille-Catholique d'Utrecht, ou même fonder une nouvelle communauté, exiger officiellement la démission de certains évêques ou exiger le retrait de papes archi-conservateurs pour cause de schisme venu d'en haut. Qu'aurions-nous dû faire ? Qu'aurions-nous pu faire ? Je ne sais pas, et en outre il est trop tard pour se poser la question.

Mais je sais bien quelque chose d'autre, et cela pourrait bien être le message de ce jour. Derrière cette misère des défaites, se cache une tout autre histoire. C'est l'histoire d'une église rénovée, d'une 'église



clandestine' aussi, qui n'existe pas seulement à Bratislava, Brno et Prague, mais aussi à Randstad, à Roermond et Leeuwarden. Il y a longtemps déjà que cette église cachée a formulé les problèmes de structure catholique dans des termes d'égalité et de démocratie, qu'elle a remodelé les séparations entre les églises en relations intrafamiliales, qu'elle a noué des liens d'amitié active avec d'autres religions, et surtout qu'elle a accepté la société sécularisée, même si cette société reconnaît en même temps de nouveaux dieux. C'est l'histoire d'une église qui se dépouille progressivement du cocon du moyen âge, sans trop regarder en arrière, et qui se projette dans une nouvelle situation. A y regarder de près, ce chemin ne signifie aucunement une infidélité à l'identité catholique, mais un retour à son être même. Nous nous dépouillons seulement des contraintes qui ont perdu leur légitimité depuis longtemps. Ce n'est pas nous, mais ces messieurs du vieux cocon, qui ont la charge de la preuve.

1. Nous pouvons faire de nouvelles célébrations

Vous connaissez la situation actuelle mieux que moi : le mécontentement des uns, parce que leur paroisse ne leur offre plus l'eucharistie dominicale, et l'impatience des autres qui ont élargi depuis longtemps les cadres étroits de la liturgie catholique. Par nouvelles célébrations, j'entends les célébrations sous les formes le plus diverses, comme elles ont surgi au cours des dernières décennies. Des liturgies pour diverses circonstances et pour des groupes divers, catholiques, œcuméniques, interreligieuses et sécularisées. Ce sont des réflexions et des discussions, des méditations et de la danse, des rencontres entre hommes et femmes, gays et lesbiennes, dans leurs propres groupes ou non. Leur qualité ne se mesure pas aux formules traditionnelles de la foi, mais à la manière dont elles font face humainement aux grandes questions de l'existence, de l'espoir humain, aux limites et aux expériences humaines.

Nous les faisons maintenant sans culpabilité, car nous avons appris de notre origine (les premiers temps du christianisme) que cette manière ouverte de célébrer est légitime. Bien sûr, le culte chrétien a toujours été vécu à partir de la mémoire de la vie et de la mort de Jésus. Il s'agissait de partager la vie en son nom. Mais il concernait toujours aussi la création et le monde des contemporains. L'idée de sacrifice ne jouait encore clairement aucun rôle dans l'église primitive, l'horizon avait une perspective pour le monde entier. On lit dans la Didachè : "Comme ce grain a été répandu sur les montagnes et réuni pour devenir du pain, ainsi ton église sera rassemblée des extrémités de la terre jusqu'à ton royaume". Et l'évangéliste Jean lui-même n'a pas hésité à remplacer les classiques – et pour la tradition ultérieure si importantes – paroles de l'institution par le récit du lavement des pieds : "Il a versé de l'eau dans un plat et a commencé à laver les pieds de ses disciples". (Jn 13, 5) et ensuite il dit : "L'esclave n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'a envoyé" (Jn 13,16). C'est le service pour le monde qui est proclamé ici et l'humilité de l'envoyé est essentielle. Par ailleurs on a besoin de liberté et de créativité quand on commence une nouvelle ère. Quand Rome se met maintenant à contrôler tous les textes liturgiques du monde entier et à les corriger, cela n'a rien à voir avec l'esprit chrétien de liberté. Pourquoi donc devrions-nous nous en préoccuper ?

Nous pouvons célébrer de nouvelles formes de liturgie

La célébration de l'Eucharistie en fait naturellement partie, avec la mémoire de la mort et de la résurrection, mais nous avons aussi appris au cours des dernières décennies à comprendre cela d'une manière nouvelle. Insensiblement, nous avons pris nos distances depuis longtemps par rapport à beaucoup d'éléments du mouvement liturgique, qui a été propagé par Lambert Beauduin (1873-1960) et d'autres aux Pays-Bas. Cela incluait un grand enthousiasme pour une célébration minutieuse, souvent très monastique, de la liturgie, la stabilité d'un modèle hiérarchique médiéval et, en particulier, l'exaltation du président, prêtre ou évêque, qui trône au-dessus de la communauté. L'idéal de la 'participation active' a été compris encore unilatéralement comme 'assistance', et le prêtre apparaissait comme le représentant de Jésus Christ lui-même, au nom de qui il intervient. Ildefons Herwegen, abbé de Maria Laach, parlait encore dans les années trente du 'principe de direction' ('Führerprinzip').

Quel contraste, aussi bien en ce qui concerne les idées que les attentes, dans le document des Dominicains hollandais '*Kerk Ambt*' de septembre 2007. Tout triomphalisme est balayé par la description réaliste de la situation. L'état d'urgence de beaucoup de paroisses est effrayant et la conscience théologique a changé :



on ne célèbre plus une transsubstantiation magique, mais le partage de la vie, ce n'est pas la transformation de la nourriture qui est en jeu, mais le changement de notre vie au nom de Jésus. On ne célèbre pas un rituel de sacrifice compliqué, mais le don de la vie de Dieu et l'engagement de notre vie.

La note des Dominicains envisage la possibilité – en cas de nécessité – de se passer d'un ministre ordonné par l'évêque. C'est bien sûr une réaction inévitable et sans complexe face au manque de prévoyance des autorités ecclésiastiques. Elle y apporte de bonnes justifications. Mais en même temps le document rectifie aussi des relations déformées depuis des siècles. Car c'est la communauté qui se trouve, pour utiliser une métaphore, au berceau de l'eucharistie. Elle en est et reste responsable, et non un groupe de fonctionnaires consacrés. La célébration est réalisée par l'œuvre de l'Esprit qui est donné à cette communauté, et non par le pouvoir d'un président isolé, institué de manière magique et importé de l'extérieur.

Selon saint Paul, ce n'est pas l'hostie consacrée qui est le corps du Christ, c'est l'église. Lorsqu'on a commencé à désigner ce corps comme 'mystique' à partir du deuxième millénaire, on en a atténué la valeur. Quand une communauté se réunit donc au nom du Christ, Jésus est au milieu d'eux. Il se réalise dans leur être-ensemble, il s'offre comme mémoire, pour l'imitation et pour l'espérance. En conséquence, toute personne qui est désignée pour cela par la communauté des baptisés, permet à la communauté d'agir et lui prête sa voix, indépendamment de son sexe, de son état de vie ou d'autres qualifications, au nom du Christ au milieu d'eux. Nous pouvons donc célébrer nos offices religieux. A vrai dire, nous devrions être reconnaissants au manque actuel de prêtres causé par les autorités de l'église, parce qu'il attire notre attention sur cette vérité originelle et élémentaire. Cette vérité, en même temps que la pratique de cette nouvelle compréhension du service de la communauté, ont été refusées et combattues pendant longtemps comme un tabou. Mais dans des temps de changement culturel, briser les tabous est inévitable, parce que cela nous oblige à revenir aux vérités élémentaires. Cette rupture du tabou offre une nouvelle vie aux communautés.

Je propose que les groupes et les communautés sans prêtre qui reconnaissent cette vérité, cherchent à entrer en contact et échangent mutuellement leurs expériences à propos de leurs célébrations eucharistiques. L'eucharistie n'a pas besoin d'être un grand office ecclésial et festif, comme elle en a hérité la forme de l'antiquité tardive, c'est-à-dire, au temps des cathédrales épiscopales, et sous le régime des Princes de l'Église. Je ne les juge pas, et j'apprécie la tâche des évêques qui doivent veiller à l'unité des églises. Mais si on raisonne à partir de la situation de l'Église primitive, alors l'eucharistie peut avoir lieu partout où des chrétiens, femmes et hommes, se réunissent – comme les appelle la Didaché : comme le grain répandu se transforme en un seul pain. Cette réunion, cette communauté locale est le noyau à partir duquel vit cette célébration. C'est vous, et pas le diocèse tout entier, qui formez l'église locale que visait le concile Vatican II.

2. Nous pouvons expérimenter le sacré

Les dirigeants ecclésiastiques et beaucoup de leurs partisans sont motivés par la peur que notre culture a perdu le sens du sacré. L'évêque actuel de Rome a même développé là-dessus une véritable herméneutique de crise. C'est compréhensible, car Rome recherche toujours le sacré dans les églises et les apparences religieuses, dans les vieux symboles, rituels et dans les personnes qui prétendent agir «dans la personne du Christ». Je ne comprends que trop bien cette peur, car d'une manière ou l'autre, nous lui avons tous fait confiance. Nous avons aussi souffert lorsque cette atmosphère sacrée, cet esprit de corps et cette déférence pour des actes sacrés se sont progressivement évaporés. Mais nous avons eu aussi 40 ans pour y penser.

Nous pouvons analyser notre longue et complexe histoire culturelle du sacré. Ce sont les chrétiens qui ont volé aux dieux antiques leur aura et l'ont transférée sur leurs propres dignitaires, leurs bâtiments et leurs pratiques. Mais cela n'a pas été totalement réalisé, car aux institutions du pouvoir, aux empereurs et aux rois, on a continué d'accorder une bonne mesure de sacré divin. Au moyen âge tardif, on a vu une deuxième vague de désacralisation. Des lois ecclésiastiques ont alors supprimé d'innombrables traditions et rituels (nous parlons le plus souvent de superstitions). Celles qu'on appelle des sorcières avec leurs transes d'hystérie publique, ont été humiliées et brûlées. On ne peut pas oublier ces victimes quand on parle de la raison à l'époque du siècle des lumières. L'église chrétienne rétrécit le sacré de plus en plus, le limite aux personnes, aux espaces et aux temps qu'elle désigne elle-même. Après avoir déterminé le sacré



de cette manière hétéronome, le sentiment pour le mystère de la réalité s'est de plus en plus perdu. Le sacré a été séparé de l'athéisme de manière inconciliable, il a été attribué à Dieu alors que le profane, qu'il soit légitimé par Dieu ou bien purement séculier, était immortel ou bien promis à la destruction.

A cette époque, avec l'apogée du baroque, l'église catholique peut se targuer d'une histoire triomphante. Nous en voyons jusqu'aujourd'hui des séquelles, comme les super-événements pontificaux avec des centaines de milliers, voire des millions de supporters enthousiastes. C'est seulement à partir du 12^e siècle que des dirigeants de communautés ont été considérés comme les administrateurs exclusifs des mystères, coupés de tout contact vital avec les femmes, jusqu'à ce qu'ils deviennent eux-mêmes finalement, au concile de Trente (1545-1563), les seuls représentants légitimes du sacré, et même que leurs personnes soient déclarées sacrées, pour les différencier de manière ontologique des chrétiens normaux (23^e séance, 1563). Aux laïcs, et c'est presque cynique, dans le code de droit canon (1917-1983), on donne encore le droit "de recevoir des clercs selon les normes ecclésiastiques, les biens spirituels, et surtout les moyens nécessaires pour le salut."

Cela suffit sur ce sujet, j'en suis en tout cas convaincu : nous pouvons surtout concevoir le processus de sécularisation dans notre culture comme une opposition/résistance contre cette expropriation du sacré. On a enfermé le monde, 'laïcs' inclus, jusqu'à le déclarer non-sacré, et tant le monde que les laïcs se sont pensés eux-mêmes comme tels. L'organisation de l'église catholique a échoué dans son monopole du sacré, limité à ses dignitaires. On a cru pendant longtemps que le sacré avait disparu, comme s'il avait sombré dans le néant. Et ainsi les sauveurs des anciens temps se sont vus confrontés à une éclipse permanente du soleil. A aucune époque, on ne s'est tant démené à lutter contre ce monde et jamais la peur n'a été aussi grande de perdre l'identité chrétienne si on s'adaptait à notre temps.

Certes, Rome s'est positionnée depuis les années 80 comme spécialiste des événements religieux, mais le goût du sacré a disparu déjà longtemps. On n'y ressent plus l'ambiance d'un Taizé, d'un Ashram indien, ou d'un service baptiste dans le Harlem new-yorkais. La même chose vaut pour les grands offices religieux pleins de décorum des cathédrales allemandes. Là aussi manque l'ambiance qui nous met en contact avec le mystère. Beaucoup d'entre nous, admettons-le simplement, ont été déçus profondément par ce développement. Et beaucoup d'entre nous sont tentés par la nostalgie des beaux temps de jadis.

Ce changement d'expérience est une des raisons pour lesquelles on ne trouve plus les plus jeunes ni dans les communautés traditionnelles ni chez les réformateurs. Ils éprouvent très naïvement le mystère du monde dans toutes sortes de lieux dans le monde, mais pas dans l'Église. Ils le cherchent et l'éprouvent dans l'art, surtout dans la musique et la danse, dans une rencontre inattendue, dans l'amour et la sexualité, dans l'ivresse d'événements dans leur ville, dans le silence inattendu ou dans une parole qui leur rend leur dignité. Le sacré est partout. Il faut parvenir seulement à le trouver. Sur ce point aussi, je pense, nous ne sommes pas très éloignés de la situation des premiers chrétiens. Par opposition au ritualisme juif très développé dans la vie quotidienne, et même encore plus par opposition aux religions gnostiques et à mystères du monde hellénistique, le message de Jésus a apporté une impulsion très profane.

Lui qui s'est senti abandonné par Dieu et est mort comme un maudit sur la croix, il n'a bien sûr pas vécu selon le modèle de la piété conformiste. Vis-à-vis de cette sorte de piété, il a bien gardé ses distances.

Les fonctions de l'église ancienne, même celles de direction, n'ont pas été définies dans des termes religieux, mais dans des termes séculiers. Il y avait les 'anciens' (un mot de la synagogue juive), il y avait ceux qui étaient définis par la fonction de 'diaconie', ensuite les 'épiscopos', donc de simples 'surveillants', comme on les a aussi appelés dans le monde financier ou dans l'armée. Je ne dis pas que ces fonctionnaires n'ont rien à faire avec le sacré. Bien sûr qu'ils ont été installés par l'expression d'une prière et avec la conscience de leurs tâches. Mais le contact avec le sacré n'a pas surgi de leur personne, ni même d'une mission spéciale venue d'en haut, mais du fait qu'ils travaillaient au sein de la communauté et qu'ils effectuaient ses missions.

Il nous faut revenir sur ce point. Ce n'est pas à nous de déterminer où situer le sacré, mais c'est le sacré qui se dévoile à nous de façon imprévisible. C'est pourquoi il est important de garder les yeux et les oreilles ouverts. Il s'agit aussi de la rencontre avec d'autres religions, du contact avec les musulmans, du défi du bouddhisme et de la méditation, d'exploration des profondeurs, de l'amitié avec un monde qui révèle ses merveilles. Harry Kuitert a écrit il y a des années : aucun culte et aucun sacrement ne peuvent bien fonctionner le dimanche, s'ils ne sont pas nourris des expériences de la semaine. Nous ne devons



donc pas exagérer le poids de nos liturgies, comme si nous pouvions en attendre de grandes révélations. Et en même temps cela doit être clair pour nous : une personne qui pense agir à la place du Christ, manque son objectif aussi longtemps qu'il n'est pas porté par une commune chrétienne, le corps du Christ. Il manque aussi son objectif s'il ne reprend pas les expériences du sacré quotidien et omniprésent et vécu dans les traces de l'imitation de Jésus.

En ce sens nous faisons et ferons tous l'expérience du sacré ; pour cela nous n'avons pas besoin de père ou du pasteur, de prêtre ou du berger. Nous n'avons pas besoin pour cela de prêtre ou de pasteur, ni du diacre, ni de chef de prière. Un événement sacré ne dépend pas d'un prêtre, mais c'est la fraternité de la communauté qui donne leur dignité aux dirigeants de la communauté. Qu'est-ce qui pourrait donc dissuader une communauté unie de célébrer une liturgie ?

3. Nous pouvons être des frères et des sœurs

Aux Pays-Bas et dans d'autres pays occidentaux, le déclin de l'église catholique a commencé avec les conflits au sujet de son organisation et de ses structures d'autorité. Rome a redécouvert en 1970 le privilège de l'infailibilité pontificale. Les accrochages au sujet du sacerdoce et du célibat ont rapidement suivi. Depuis les années 80, le rôle du sacerdoce des femmes est en discussion. Des questions dogmatiques concernant la christologie et la doctrine des sacrements couvaient secrètement, mais continuaient à se poser aussi des problèmes d'autorité de l'Église et de la société.

Pensez p.ex. aux mesures disciplinaires à propos de la théologie de libération. Avec la suspense d'un grand nombre de prêtres – et pas seulement à cause du célibat –, les églises ont perdu leurs meilleurs éléments, et elles n'ont jamais pu traiter entièrement cette question.

Ainsi en Allemagne et aux Pays-Bas, s'est développé un groupe de catholiques déçus, mais très engagés. Malgré leur déception, ils sont toujours engagés passionnément dans cette église. J'ai appris à connaître beaucoup de leaders victimes de ce régime romain à l'Université Radboud ou d'une autre manière. Cette hémorragie, les églises de nos pays ne l'ont pas maîtrisée. Mais la dramatique pénurie de prêtres, l'implosion de la pastorale classique, l'écroulement des paroisses, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, tout ceci n'est pas suffisant pour convaincre les évêques de bouger. Mais de nouveau, ce n'est seulement qu'une face de l'histoire. L'autre aspect a permis au cours des dernières décennies un apprentissage qui n'a pas été facile, mais fut très bénéfique. Cela tient de nouveau à nos habitudes catholiques de beaux rituels et belles prières, dans un cadre liturgique qui a envahi nos coeurs. Je me rappelle les mots d'un évêque hollandais de la génération du concile qui a agi en toute sincérité jusqu'à sa retraite. Mis par Rome dans une situation de profonde humiliation, on lui a demandé pourquoi il n'avait pas jeté l'éponge. Il a réagi ainsi : « Ma génération s'est engagée dans une foi sincère et pour une communauté fraternelle, mais avec chaque fibre de notre cœur, nous sommes et restons liés à cette église. Pourquoi ? Depuis notre enfance, nous avons toujours éprouvé la liturgie comme une grande fête, comme une bonne orientation, comme un monde plein la beauté ». Effectivement, je sais de beaucoup d'ex-prêtres qu'ils ne se sont jamais détachés de ce vécu. Le nouveau mouvement liturgique a contribué à ce que les modifications soient apportées dans la liturgie avec beaucoup de force en lien avec l'espoir de plus d'humanité, plus de proximité des gens et plus de force intérieure.

C'est avec cette expérience que survient aussi pour beaucoup la rupture, éprouvée comme douloureuse par les plus âgés, mais avec beaucoup de réalisme par les jeunes. Dans cette liturgie, l'élément d'autorité suprême et sacramentelle était central. Suprême et autoritaire, parce que les sacrements dépendaient de la consécration par l'évêque qui, jusqu'au jour d'aujourd'hui, se présente avec une crosse, une mitre phrygienne et des couleurs de cour byzantine. Des éléments qui avaient peut-être leur place dans une société féodale. Mais qui semblent aujourd'hui plutôt artificiels et étrangers. Peut-être veulent-ils se présenter ainsi comme surnaturels. Avec l'effondrement de tous les fondements théologiques de cette conception pontificale, ce ne sont pas seulement les gens au pouvoir avec leurs partisans très conservateurs qui se sont retrouvés en difficulté, tant ces idées sont encore profondément ancrées chez beaucoup de gens.

Je me souviens de la réunion annuelle d'une revue théologique progressiste à Prague. Une célébration était prévue qui s'est tout à coup trouvée en concurrence avec les plans d'une communauté locale. On restait là à attendre, sans trouver de solution, jusqu'à ce qu'un appel soit soudain lancé que tous les prêtres présents



viennent à l'autel. Sans hésiter, nos amis si critiques vis-à-vis de l'église ont répondu immédiatement à cet appel et nous avons senti tout à coup que notre groupe était coupé en deux : d'un côté les clercs qui se sentaient visiblement contents de ce qui arrivait, de l'autre les laïcs, les hommes et naturellement toutes les femmes, qui devraient recevoir de leurs mains les biens du salut. Beaucoup de catholiques ne continuent pas seulement à rechercher l'harmonie, mais sont toujours fixés sur l'autorité.

C'est aussi la raison pour laquelle aujourd'hui encore, une sorte de traitement reste nécessaire. Nous pouvons et nous devons jeter cet héritage par-dessus bord sans mauvaise conscience. Et pour cette raison, nous devons et nous pouvons tirer les conséquences de la connaissance de ces affaires auxquelles nous sommes habitués depuis longtemps. Nous devons oublier le discours sur le corps mystique. Il a souvent été traduit dans les siècles passés simplement par 'corps', et un corps a évidemment besoin d'une tête. Par-dessus tout, résonne la phrase de saint Jean : "L'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin de vous faire enseigner par un autre". (1 Jn 2, 27)

Le concile Vatican II a montré explicitement que le Peuple de Dieu précède dans son ensemble toute structuration interne éventuelle. Le code ecclésiastique de 1983 explique même que par le baptême tous les croyants "participent à la fonction sacerdotale, prophétique et royale du Christ" (c. 204). Certes le document évite de tirer les conséquences ultérieures douloureuses. Mais dans un temps où tout le système clérical est en train de s'effondrer, il est quand même temps de s'interroger sur les vêtements présumés de l'empereur. Si les évêques et les prêtres veulent aujourd'hui faire valoir l'autorité de leur fonction, alors ils doivent prendre aussi prendre sur eux d'en donner la preuve.

On raconte de saint Ambroise, alors qu'il n'avait pas encore été baptisé, qu'il avait été élu évêque par la communauté sur l'appel d'un enfant. Depuis l'effondrement des systèmes juridiques romains à l'époque des grandes invasions, la collaboration structurelle des communautés aux nominations d'évêques a été supprimée, et jusqu'à aujourd'hui on a négligé de restaurer ces structures démocratiques. Elles ont seulement continué à exister dans de vieux ordres (par exemple les Bénédictins et les Dominicains). Ces structures catholiques impliquent toutefois que les personnes avec une fonction semblable, donc aussi les femmes, les personnes mariées et les homosexuels, puissent remplir ces fonctions de leadership au sein d'une communauté, y compris la présidence de l'eucharistie et l'enseignement.

Nous pouvons être frères et soeurs. Pour cette raison, c'est notre droit et notre devoir en tant que frères et soeurs, sans barrières internes, c'est-à-dire aux conditions citées ci-dessus, en mémoire de la mort et de la résurrection de Jésus, de célébrer notre foi chrétienne et notre fraternité, comme cela se fait effectivement en maints endroits. Ce n'est pas nous, à qui des restrictions contestables sont imposées, qui avons déchiré la toile de la communauté apostolique. Ce sont les membres de la hiérarchie qui l'ont déchirée depuis longtemps, contre toute attente.

Il y a quelques semaines, les évêques allemands ont réprimandé encore une fois un prêtre parce que – dans le cadre des abus sexuels – il avait exprimé une critique du célibat. Du coup, un éminent journaliste s'est retiré de ses importantes fonctions ecclésiastiques avec cet argument : "La réserve de confiance est totalement épuisée". Ceci vaut maintenant pour nous tous, 45 ans après le concile Vatican II, et à la lumière des derniers développements. Nous avons le droit et le devoir de prendre les affaires en mains. Nous vivons dans une époque sécularisée où ne comptent plus que la parole authentique et des actes crédibles. La question est simple mais décisive : Pouvons-nous encore accepter qu'en ce moment le message chrétien soit enlaidi par l'abus de pouvoir et soit manipulé pour les intérêts privés d'une institution ? Il ne s'agit pas simplement pour nous, attention, de redevenir à nouveau crédibles. Ce serait trop simpliste. Il s'agit de la position : en tant que chrétiens, nous nous engageons – sans réserve aucune – à suivre Jésus qui a risqué sa vie pour le bien-être des gens, surtout pour les opprimés et les sans-droits. Que cela nous permette de récupérer notre crédibilité, c'est bienvenu. (On pourrait dire que ce serait un bénéfice 'collatéral').

4. Nous devons prendre des risques

Ce que je vous raconte aujourd'hui n'est pas nouveau, mais cela a une signification actuelle. Dans ces derniers mois, la crise de l'église catholique dans l'Europe occidentale a atteint un sommet. Néanmoins ni Rome, ni les évêques, ne pensent à un renouvellement de structures et de spiritualité, même pas en rêve. Vatican II reste toujours comme précédemment ignoré. C'est non seulement une trahison pour le



renouveau interne de l'Église, mais aussi une honte, car cela trahit les impulsions fondamentales du message chrétien. Au cours des dernières décennies, nous avons assisté au spectacle évident du déclin réel des structures ecclésiastiques, au triomphalisme, au sexisme, et à l'arrogance. Si nous voulons recommencer aujourd'hui, alors ce nouveau démarrage comportera encore plus de radicalisme qu'au début du renouveau il y a presque 45 ans.

Dans le monde entier l'église catholique n'est plus l'église officielle ni l'église du peuple. Il s'ensuit que nous devons reconstruire la figure de l'église à partir du 3e siècle. Tous les développements ultérieurs et les acquis n'ont pas été inutiles. Mais justement, ces éléments qui sont décrits le plus souvent comme 'typiquement catholiques' et dont Rome revendique aujourd'hui la 'continuité catholique', ces éléments ne méritent précisément plus leur évidence. Ils doivent de nouveau être vérifiés : il s'agit entre autres du sacerdoce sous sa forme actuelle, de la revendication du monopole universel de la foi chrétienne, de la structure cléricale des ministères, qui enlève aux communautés toutes leurs compétences et toute dignité, du droit monarchique de la papauté qui est très éloigné du ministère pétrinien biblique.

Les titres massifs : représentant du Christ, tête visible du corps, bergers et enseignants infaillibles, ont tous été enveloppés dans un nuage sacré, mais ils s'écartent énormément du message chrétien. Dieu mis à part, nous ne nommons personne père ou mère, nous voulons en finir avec l'attitude sexiste sur le monde ; et les droits de la communauté qui ont disparu avec l'effondrement du Bas-Empire romain, sont la base, le berceau et la condition pour toutes les compétences presbytérales, prophétiques et pastorales.

C'est ma ferme conviction : pour les besoins de la cause du Christ, nous devons commencer cette reconstruction, parce que sinon la flamme ne brûlera plus dans l'église catholique. C'est une perspective libératrice, mais elle comporte aussi un risque. Nous ne voulons pas de schisme de l'église, mais nous ne nous laissons pas non plus pousser hors de l'église catholique, comme ce fut le cas au cours des dernières décennies. Nous ne pouvons pas simplement créer des communautés nouvelles, mais en fait, en beaucoup d'endroits, elles ont déjà surgi et d'autres encore s'y ajouteront.

Il n'est guère possible de créer une nouvelle succession d'imposition des mains, mais nous savons aussi que nous sommes dans un cas d'urgence. Personne n'a de plan de gestion pour la création d'une église renouvelée, mais avec beaucoup de choses qui ont déjà commencé en fait, nous pouvons aller de l'avant. Ainsi par exemple, nous avons au moins trois femmes évêques en Europe et il y a l'église vieille-catholique (Union d'Utrecht) qui est très proche de nous.

La disparition des églises, des paroisses et des structures qui a lieu de toute façon, facilite énormément notre tâche. Ceux qui savent relativiser la doctrine dogmatique du passé, dans une large mesure hellénistique, découvriront de larges horizons. Ceci rend aussi possible des rencontres intenses avec les non-catholiques, les non-chrétiens, les athées. Jésus de Nazareth que nous, chrétiens, confessons comme le messie, n'a pas construit des édifices de doctrine ou de morale, mais une praxis de vie qui l'a solidarisé avec les mendiants, les gens qui souffrent et les opprimés.



Donc que faire ?

1

Chaque renouvellement commence par une nouvelle conscience de soi.

Nous pouvons regarder les prêtres et les évêques droit dans les yeux. Car nous le savons mieux qu'avant : c'est à eux d'apporter la preuve de leurs revendications et de leur attitude envers les communautés chrétiennes et les groupes. Nous savons maintenant, sur base de fondements chrétiens solides, combien leur autorité est douteuse et instable, aussi longtemps qu'ils n'auront pas reçu leur mandat ou leur légitimité des communautés. Ils doivent donc non seulement compter sur une opposition pratique, mais ils auront aussi affaire à une opposition théologique dure. Il s'agit de réfuter les idéologies autoritaires et de les stigmatiser comme étant au service de l'intérêt et du pouvoir personnels, et comme manquements à la solidarité.

2

Un renouvellement dépend de l'idée exacte qu'on se fait de ce qui relève précisément des tâches et compétences d'une communauté de baptisés. Cela ne peut pas être décrété de manière abstraite, mais à chaque fois uniquement dans un contexte concret. Pour 1,3 milliard de personnes au niveau mondial, une gestion administrative solide sera toujours importante. Il ne s'agit pas de supprimer le ministère de Pierre sur l'église universelle, ni la direction des diocèses. Mais quand ils échouent, les communautés doivent les remplacer. Nous ne voulons pas que le débat au sujet des questions de structure dégénère dans un pur jeu de pouvoir, même si le pouvoir fait toujours partie du jeu. Mais nous devons revenir enfin à un dialogue théologique approfondi. Il faut remettre en discussion les règles de l'antiquité tardive, du moyen âge, des temps modernes... Les traditions aussi sont contingentes et elles se déforment en idéologie.

3

Le renouvellement chrétien, et donc aussi catholique, vit d'un accord commun ouvert sur des visions similaires. Une nouvelle conscience nous libère de la contrainte de cacher quelque chose ou d'individualiser, ce qui peut aussi devenir un danger. Nous devons nous mettre à la recherche de nouvelles formes de publicité stratégique et performante. Pour cela il y a aujourd'hui plus de possibilités qu'il y a 20 ans. Les moyens de communication en offrent énormément. Cet accord ne doit pas seulement servir d'encouragement réciproque, mais aussi de critique et de correction mutuelles. Le renouvellement demande de la créativité, mais cette créativité doit être protégée contre les vœux pieux irréalistes, contre toute nouvelle arrogance, et contre ce que Luther appelait « la menace des fanatiques ».

4

Pour un renouvellement, il est finalement nécessaire que nous ne laissions pas déborder par le chaos. Tout ce qui est nouveau n'est pas bon. Pour la continuité d'une église chrétienne, il me semble que les éléments suivants sont absolument indispensables. Il nous faut construire sur

- **l'expérience du sacré.** Il est essentiel qu'une liturgie soit liée au mystère de Dieu.

- **la présence de l'évangile.** Il est essentiel que la proclamation soit faite avec soin et attention et qu'elle se base sur les Écritures saintes.

- **la praxis et l'actualisation du partage.** Il est essentiel de faire le choix vital d'une solidarité fondamentale et ouverte, ainsi que de la volonté de partager sa propre vie avec autrui.

- **une structure ouverte vers l'intérieur, mais stable vers l'extérieur.** L'essentiel est la capacité d'agir collectivement.

Ce dernier élément implique un point sensible, parce que la revendication officielle sur le monopole de la hiérarchie est combattue explicitement. Le document '*Kerk en Ambt*' des Dominicains a résolu le problème de manière judicieuse. Nous ne voulons pas attaquer les structures ministérielles officielles : 45 ans après le concile, elles se détruisent de l'intérieur. Mais nous les remplaçons, en vertu d'un pouvoir reçu de la communauté des croyants, uniquement là où on enlève aux baptisés, hommes et femmes, le droit de célébrer l'eucharistie ou de se réunir pour certaines occasions. Ne nous laissons pas ôter le droit de célébrer la liturgie, aussi longtemps qu'il y a des baptisés en mesure de le faire.



Nous n'attaquons pas formellement l'épiscopat. Mais nous savons que l'apostolicité de l'église n'est pas finalement garantie par la chaîne de l'imposition des mains. Ces chaînes se brisent toujours à un certain moment. L'apostolicité est garantie en tout premier lieu du fait que les communautés forment une unité, et qu'elles demeurent fidèles à la foi apostolique qui à son tour ne coïncide pas avec les formulations dogmatiques.

5

Un contact et une coopération permanents avec les églises non-catholiques sont absolument indispensables. L'église catholique n'a pas le droit de délimiter ses propres frontières, ni de dire des autres confessions qu'elles ne sont pas des églises. Nous devons nous considérer comme les membres d'une même famille. La consanguinité n'exclut pas la diversité, mais elle se vit comme un enracinement dans un terreau commun. Plus notre église catholique officielle nous poussera au bord de l'hérésie ou du schisme, et plus nous aurons besoin de nous ancrer dans le contact avec d'autres églises. Nous anticiperons ainsi sur une situation qui se présentera tôt ou tard.

6

J'en viens au dernier point, le plus sensible de ce projet de rénovation, et qui nous inspire le plus grand souci. D'une part, les forces réactionnaires sont solides et le deviennent de plus en plus. On ne peut pas dire sans plus dire que les jeunes théologiens et prêtres soient de notre côté. On a parfois l'impression inverse. Par ailleurs, les mouvements de réforme ne font pas le plein de gens aux idées critiques et indépendantes. A certaines occasions, nous semblons encore forts, l'église pleine aux funérailles de Schillebeeckx le montrait clairement. Mais combien seront encore là, si dans dix ou vingt ans quelque chose de semblable se présente ? Entre-temps beaucoup d'entre eux posent leurs questions religieuses en référence à d'autres traditions. Ils ne se situent plus dans l'église qu'avec une jambe, ou peut-être plus du tout.

D'une part, ils peuvent enrichir la tradition chrétienne ; le christianisme ne doit pas se sentir menacé par aucune autre religion. D'autre part, ce serait une catastrophe si les sources chrétiennes disparaissaient purement et simplement. Je ne vois qu'une seule issue pour nous sortir de ce dilemme. Ce sont de nouveaux groupements desquels nous, les enfants nostalgique du Conseil, nous devrions finalement nous retirer. Les plus jeunes parmi nous doivent accepter de prendre le volant, développer leurs propres idées, choisir eux-mêmes leurs formes de conflit, et développer leurs propres rituels de la mémoire de la vie de Jésus. Si nous faisons confiance au message de Jésus, nous ne pouvons pas avoir de problème avec ça.

Conclusion

Nous pouvons donc passer le flambeau. Le nom de ce flambeau n'est pas 'église', mais 'mémoire et imitation de Jésus'. Le Christ est la lumière du monde, pas une institution romaine. Je suis fermement convaincu que ce flambeau continuera à brûler sans défaillir. Mais porter des flambeaux n'a rien d'une affaire romantique. Les flambeaux doivent se battre contre la nuit, c'est seulement dans l'obscurité qu'ils obtiennent leur clarté. Et ce n'est que dans la tempête que leur clarté apparaît. En fonction des conditions climatiques ils mettent le feu à ce qui est trop sec, et cela peut être dangereux aussi pour nous. On se salit parfois les mains, car un flambeau produit toujours de la suie. Cela aussi nous devons l'avoir à l'esprit quand nous nommons Jésus la lumière du monde. Cette métaphore contient une grande promesse et c'est sur elle que nous aimerions construire. Mais sa réalisation suppose notre engagement quotidien, et l'effort que cela va nous coûter, nous ne pouvons l'estimer avec précision, en dépit de tout espoir.

Hermann Häring

Dr Hermann Häring a été depuis 1999 jusqu'à son éméritat professeur de théorie des sciences et de théologie à l'université de Nijmegen. La conférence ci-dessus a été faite au Congrès de Mariënborg/GOP à Utrecht le 16 octobre 2010.

Traduction de l'allemand : *Wim van der Velden*. Traduction du néerlandais : *Pierre Collet*

<http://rk-kerkplein.org/home/themas/Kerk-zijn/kerkstructuren/de-fakkel-van-de-vernieuwing>

